

Études littéraires africaines

MBEMBE Achille, *La naissance du maquis dans le Sud-Cameroun (1920-1960) : histoire des usages de la raison en colonie*, Paris, Karthala, 1996, 438 p.



Bernard Mouralis

Numéro 2, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042634ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042634ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mouralis, B. (1996). Compte rendu de [MBEMBE Achille, *La naissance du maquis dans le Sud-Cameroun (1920-1960) : histoire des usages de la raison en colonie*, Paris, Karthala, 1996, 438 p.] *Études littéraires africaines*, (2), 49–52.
<https://doi.org/10.7202/1042634ar>

■ MBUYAMBA KANKOLONGO ALPHONSE, *GUIDE DE LA LITTÉRATURE ZAÏROISE DE LANGUE FRANÇAISE (1974 - 1992)*, PRÉFACE DE BERTIN MAKOLO MUSWASWA, EDITIONS UNIVERSITAIRES AFRICAINES, 1993

Ce petit Guide prend la suite de la *Bibliographie littéraire de la République du Zaïre* (1931 - 1972) de Mukala Kadima-Nzuji et ajoute ce faisant quarante nouveaux écrivains zaïrois aux quarante premiers répertoriés.

Ces chiffres témoignent de l'accélération de la production littéraire zaïroise au cours de ce qu'Alphonse Mbuyamba appelle « l'âge d'or » de la littérature zaïroise (1970 - 1990). Derrière les noms bien connus de V. Y. Mudimbe, G. Ngal, P. Ngandu Nkashama, c'est désormais une pléiade de jeunes écrivains qui va s'affirmant.

Le Guide est divisé en quatre sections ; la première est consacrée aux anthologies, la seconde recense les œuvres de fiction et de poésie, la troisième fait état d'essais et d'études critiques consacrées à la littérature zaïroise tandis que la quatrième présente une sélection de travaux réalisés par des auteurs nationaux sur des sujets littéraires non zaïrois. Assorti de précieuses notices bio-bibliographiques, de deux index (par noms d'auteurs et par titres), ce travail d'érudition sera fort utile aux chercheurs africanistes et devrait trouver sa place dans toutes les bibliothèques universitaires (Imprimerie Saint-Paul, BP 127 Limete-Kinshasa).

■ Daniel DELAS

■ MBEMBE ACHILLE, *LA NAISSANCE DU MAQUIS DANS LE SUD-CAMEROUN (1920-1960) : HISTOIRE DES USAGES DE LA RAISON EN COLONIE*, PARIS, KARTHALA, 1996, 438 p.

Cet important ouvrage consacré au mouvement national camerounais vient logiquement compléter les deux recueils de textes de Ruben Um Nyobè (1913 ?-1958) réunis et édités par Achille Mbembe : Ruben Um Nyobè : *Le problème national camerounais*, présentation et notes par J. A. Mbembe, Paris, L'Harmattan, 1984, 443 p. et *Ecrits sous maquis*, notes et introduction de J. A. Mbembe, Paris, L'Harmattan, 1989, 296 p.

Dans *La naissance du maquis*, Mbembe continue de s'appuyer sur le corpus des textes de Ruben Um Nyobè déjà publiés et commentés, mais dans une perspective qui vise à replacer l'itinéraire du leader de l'UPC (Union des Populations du Cameroun) dans le cadre plus général des effets produits par la colonisation au Cameroun et des réactions manifestées par la populations face à celle-ci.

L'ouvrage s'organise selon trois moments principaux. Dans un premier temps, Mbembe apporte un éclairage sur les incidences du système colonial mis en place par la France lorsqu'elle succède à l'Allemagne en se voyant confier, au lendemain de la première guerre mondiale, par la

Société des Nations le mandat du Cameroun. S'écartant d'une analyse politologique classique et refusant de considérer le système colonial comme un tout homogène et constant, l'auteur s'appuie plutôt sur la « notion d'espace économique, mental et religieux pour montrer comment, entre 1920 à et 1939, l'Etat colonial redécoupa les ensembles géoculturels anciens, à travers des politiques d'aménagement du territoire qui eurent pour résultat de typer les régions, de modifier les rapports de force qui prévalaient avant l'intervention européenne et de cristalliser les identités des différents terroirs » (p. 35).

Dans un deuxième temps, Mbembe montre, à partir de cas concrets, comment les populations ont réagi aux effets - au demeurant diversifiés selon les « terroirs » - de cette politique et ont su parfois en tirer parti, en s'opposant aux « nouvelles coutumes » (p. 35) ou en les détournant.

Une troisième partie, centrée sur l'UPC et la répression conduite par l'Administration contre ce mouvement, souligne la continuité de certaines attitudes mais aussi l'originalité d'une culture de l'indiscipline qui s'exerce à la fois contre certains aspects de la société camerounaise et certaines décisions de l'Administration.

Le premier mérite de cet ouvrage est de s'appuyer sur une importante documentation inédite, constituée pour l'essentiel de rapports établis par l'Administration ou les missions (près de deux cents documents de ce type apparaissent dans la bibliographie des sources), des écrits de Ruben Um Nyobè et notamment les « carnets intimes » tenus jusqu'à son assassinat et dans lesquels il notait ses rêves (p. 368 sq.), de témoignages oraux recueillis par l'auteur. Cette documentation très riche permet ainsi au lecteur de pénétrer dans la vision intérieure des différents acteurs ou groupes d'acteurs et la force du livre réside dans ce contrepoint entre les faits, toujours évoqués avec une grande précision, par exemple les émeutes de mai 1955 (p. 319 sq.) ou la campagne d'« extirpation » de l'UPC, à partir de janvier 1958 (p. 349 sq.) et les représentations dont ils étaient ou sont encore l'objet.

Au delà, trois aspects retiendront plus spécialement l'attention. Le premier concerne l'administration coloniale : Mbembe montre que celle-ci hésite constamment entre plusieurs attitudes. Tantôt, elle se met au service des intérêts privés (planteurs, commerces européens) ; tantôt, elle cherche à apparaître dans une position arbitrale en affirmant la prééminence de la puissance publique sur les intérêts des colons et des colonisés, par exemple dans le domaine des travaux publics et de leur financement. Cette fluctuation apparaît en particulier dans les analyses que l'auteur consacre à la question de l'impôt (p. 161) et à celle de la réquisition de la main-d'œuvre (p. 80 sq.). L'auteur étudie également le système de chefferie mis en place par l'administration avec la création des « chefs supérieurs », des « chefs de village » et des « notables ». S'appuyant sur un certain nombre d'affaires (détournement des sommes collectées pour l'impôt ou de la main-d'œuvre réquisitionnée) dans lesquels ces derniers se sont

trouvés impliqués, Mbembe souligne la relative modération de l'administration dans les poursuites engagées et le lecteur est en droit de se demander si, en ce domaine du moins, le colonisateur n'anticipe pas sur la situation post-coloniale qui prévaudra après l'indépendance.

Par ailleurs, on sera sensible à la façon dont Mbembe dépasse l'opposition entre « collaborateurs » et « résistants », classique dans les études historiques portant sur la période coloniale. Certes, le colonisateur a tenté d'organiser la société dominée en créant des associations, des coopératives, des « sociétés indigènes de prévoyance » et même des partis politiques quand l'UPC lui est apparue comme une menace. Mais l'adhésion des autochtones à ces structures et l'acceptation de postes de responsabilité ne signifie pas pour autant une allégeance inconditionnelle au pouvoir colonial. D'abord, parce que certaines de ces structures ont pu permettre un développement de l'activité économique et un enrichissement de la population. Le colonat a d'ailleurs fait preuve en général d'un « anti-étatisme » (p. 176) quasi-constant en reprochant à l'Administration de favoriser la concurrence par le biais des coopératives indigènes et cette attitude a culminé en septembre 1945 lors de la tenue à Douala des « États généraux de la colonisation française » (p. 177) dont le but était d'affirmer clairement, face à l'Etat colonial, le monopole des planteurs, industriels et commerçants européens. Ensuite, parce que ces structures ont été dans de nombreux cas un moyen pour les indigènes de se faire entendre et de conforter des positions de pouvoir que l'Administration n'avait pas nécessairement cherché à créer.

Mais, parallèlement, les populations ont dû effectuer tout un travail d'« accommodation » (p. 282) pour concilier le sentiment de domination inhérent à l'expérience coloniale et le profit qui pouvait être tiré malgré tout des changements apportés (chemin de fer, développement de cultures d'exportation, nouveaux métiers, etc.). Au plan mental, ce travail s'est traduit par une tentative visant à « annexer la colonisation dans les domaines de la parenté et [à] interpréter les rapports sociaux de domination en colonie à partir du registre lignager et généalogique » (p. 282). D'où l'image prégnante du colonisé comme « enfant », « enfant prodigue », « orphelin », « bâtard » (p. 283) qui peut accepter l'Etat colonial dans la mesure où celui-ci est capable de « supporter la charge matérielle nécessaire pour donner un héritage dans la modernité aux autochtones qui prétendaient passer contrat avec lui. » (p. 284).

Or, c'est cette « accommodation » justement que rejettera l'UPC. Sur ce plan, on lira avec le plus grand intérêt le chapitre IX, « Des grammaires de la résistance » consacré à une analyse d'un texte de l'UPC écrit en bassa, ainsi que toute la dernière partie de l'ouvrage qui retrace la constitution du maquis et la campagne militaire, psychologique et administrative (regroupement des villages le long des grands axes) menée par l'Administration, notamment en Sanaga Maritime, et montre comment la notion d'indépendance revendiquée par l'UPC est un rejet de cette

accommodation formulée dans un registre lignager franco-camerounais. A noter que la perspective juridique prônée par Ruben Um Nyobè qui pensait que des réformes pouvaient être réalisées dans le cadre des lois de 1946 et que l'on peut opposer au « versant "laïc" et "populiste" » (p. 378) incarné par Félix Moumié et Ernest Ouandié va en fait dans le même sens puisqu'il s'agissait de substituer une logique du droit à une logique de la coutume.

Ce livre apporte un éclairage précieux sur l'histoire de la colonisation au Cameroun en privilégiant l'analyse des attitudes et des comportements. Il montre en particulier le cadre dans lequel l'indigène, en colonie, peut exercer sa raison et comprendre l'expérience historique qu'il vit. On appréciera le refus de toute globalisation hâtive et l'art avec lequel Mbembe souligne la diversité des situations, sur le plan économique, linguistique ou politique quand il souligne le degré variable d'implantation de l'UPC selon les régions.

Enfin, l'image qu'il donne de l'UPC permet de cerner l'originalité d'un mouvement qui a développé une culture de l'« indiscipline » et de l'« insubordination » (p. 279) contre le gouvernement colonial et certains aspects de la tradition et a dû pour cela inventer un langage mettant en œuvre de nouvelles configurations conceptuelles, ne serait-ce qu'en donnant un sens nouveau à des mots anciens. C'est tout un climat qui surgit de ce livre dans lequel on retrouve - ce n'est évidemment pas un hasard - cette insolence qui caractérise l'univers romanesque de Mongo Beti.

■ Bernard MOURALIS

■ RAHARIMANANA, JEAN-LUC, *LUCARNE, LE SERPENT À PLUMES*, 1996, 140 p., 80 F

Écriture hallucinée qui dit et redit jusqu'au ressassement la violence faite aux hommes en ce monde en déroute, singulièrement dans ce tiers-monde en ruines. On - les militaires, les policiers, les riches, les gosses de riches, les foules abruties - traque les amants, on viole les femmes, prostituées ou mères, on bourre de sachets de drogue le ventre des nouveau-nés pour tromper la douane.

« Folie démence jour de pluie jour de sang, les boas les pierres le feu. Ils tirent. Il rampe vers le bois. Ils mitraillent. Vert tendre des jeunes pousses, vert tendre et cristallin des pierres que les reptiles vomissent près des rochers et dans les éclaircies »(p. 82-83). Phrases hachées, souvent sans verbe, syntaxe hagarde, titubante, un rythme désespéré et puissant.

Les douze nouvelles de ce jeune écrivain malgache (né en 1967 à Antananarivo, vivant à Paris) font entendre un son nouveau, âpre et tendu. L'auteur réussit, souvent à partir d'un fait divers sordide, à transmettre ce goût amer qu'il garde dans la bouche, « dans la bouche, dans la